

Le problème de l'attention dans l'Esquisse d'une Psychologie de Freud

*(The Problem of Attention in Freud's
Project for a Psychology)*

Richard Theisen Simanke

Federal University of Juiz de Fora – Br

Fátima Caropreso

Federal University of Juiz de Fora – Br

Abstract

This article focuses on Freud's theory of attention as it appears in the manuscript Project for a Psychology (1895). Attention is an important aspect of Freud's psychoanalysis, which concerns consciousness and its conditions of possibility, on the one hand, and the cognitive dimension of mental life, on the other. These are questions of Freud's theory which are still insufficiently emphasized in the field of psychoanalytical studies. Firstly, a general overview of the approach to attention and its relation to consciousness in the Project is presented. Next, the mechanisms of attention proposed by Freud are discussed within the framework of the science of the time, notably the neuroscientific work of Sigmund Exner. Finally, directions are indicated in which the historical and theoretical questions necessary to understanding the problem of attention in Freud's works can be further explored.

Keywords: psychoanalysis, Freud, Project for a Psychology, attention, facilitation, inhibition

Résumé

Cet article porte sur la théorie de l'attention chez Freud telle qu'elle apparaît dans le manuscrit Esquisse d'une psychologie (1895). L'attention représente en effet un aspect important de la psychanalyse de Freud, centrée sur la conscience et ses conditions de possibilité d'une part, sur la dimension cognitive de la vie mentale d'autre part. Il s'agit là de questions de la pensée freudienne qui sont encore insuffisamment soulignées dans le domaine des études psychanalytiques. Tout d'abord, nous présenterons un aperçu général de l'approche de l'attention et de sa relation avec la conscience dans le cadre de l'Esquisse. Ensuite, les mécanismes de l'attention proposés par Freud seront discutés dans le cadre de la science de l'époque, notamment les travaux neuroscientifiques de Sigmund Exner. Enfin, nous indiquerons les directions dans lesquelles les questions historiques et théoriques nécessaires à la compréhension du problème de l'attention chez Freud peuvent encore être explorées.

Mots-clés: psychanalyse, Freud, *Esquisse d'une psychologie*, attention, facilitation, inhibition

1. Présentation

La théorie psychanalytique freudienne s'est constituée en refusant de définir le champ du psychisme par la seule présence de la conscience. Pourtant, elle n'a jamais cessé de considérer la conscience comme un phénomène psychologiquement significatif (Laplanche, Pontalis 1982/1998). À partir du moment où Freud dissocie les concepts de psychique et de conscience, la nécessité se fait sentir d'expliquer comment la conscience s'articule avec les autres composantes du psychisme et quelles sont ses conditions de possibilité. En effet, dans ses principaux textes métapsychologiques, Freud (1950/1987; 1900/1982b; 1920/1982c; 1923/1982a) aborde régulièrement ces

questions et l'importance de sa contribution dans ce champ a été déjà reconnue. Par exemple, Natsoulas (2002) affirme que Freud a développé une théorie sophistiquée et originale de la conscience. Gomes (2003) souligne la pertinence d'établir une relation entre la théorie freudienne de la conscience et les développements récents dans les domaines de la psychologie cognitive, des neurosciences et de la philosophie de l'esprit. Plusieurs autres auteurs pourraient y être mentionnés (Redding 2000; Smith 1999).

La première et plus ample réflexion freudienne sur la conscience apparaît dans *l'Esquisse d'une psychologie*, écrit en 1895, mais n'est publiée que dans une édition posthume en 1950. Dans ce document, la notion de psychisme inconscient est, pour la première fois, clairement énoncée. Dans *Contribution à la conception des aphasies*, Freud (1891) avait clairement identifié le psychique au conscient : tout processus psychique, dès lors qu'il émerge de son substrat neural, serait nécessairement conscient. Dans les textes consacrés à la théorie et à la clinique des névroses produits dans les années suivantes, cette identification commence à être progressivement remise en question (Caropreso 2003). Cependant, ce n'est que dans *l'Esquisse* qu'elle est complètement écartée. Le psychique est alors pensé comme originellement inconscient. La conscience est définie comme une qualité qui ne peut être ajoutée qu'à une partie des processus mentaux et seulement sous certaines conditions.

L'objectif de cet article est d'analyser comment la possibilité de la conscience est conçue dans *l'Esquisse* et quel rôle joue le mécanisme de l'attention (*Aufmerksamkeit*) dans ce processus. Cela permet d'établir un point de départ pour comprendre la relation entre le psychisme, la conscience et l'inconscient dans la pensée postérieure de Freud et de mettre en évidence sa théorie de l'attention, un aspect encore peu étudié de la pensée freudienne. Pour cela, une vue d'ensemble de la relation entre la conscience et l'attention dans

l'Esquisse est d'abord présentée. Ensuite, certains aspects plus spécifiques de cette théorie sont analysés plus en détail, en cherchant à expliciter les influences et les affiliations conceptuelles de Freud, notamment les études sur l'hypnose, dans lesquelles l'idée d'attention réflexe prend forme, et le travail de Sigmund Exner, qui apparaît comme l'influence la plus directe et immédiate sur la vision freudienne de l'attention dans son ensemble. La référence à Exner permet également de situer la conception de Freud dans le contexte des théories de l'attention de l'époque. D'autres influences possibles sont également indiquées et feront l'objet d'études futures.

2. Attention, représentation et conscience dans l'Esquisse

Dans *l'Esquisse d'une psychologie*, Freud propose d'expliquer les processus psychiques à partir de deux postulats principaux : le *neurone* – qui serait l'unité matérielle et fonctionnelle du système nerveux ou de *l'appareil neuronal* – et la *quantité* – qui est définie comme ce qui distingue l'activité du repos et qui est soumise à la loi générale du mouvement. La tendance primordiale de l'appareil – le « principe d'inertie neuronale » – serait d'annuler toute montée quantitative, en déchargeant la quantité reçue le plus directement possible. Cette tendance peut être conçue psychologiquement comme une disposition à éviter le déplaisir, car Freud identifie, à ce moment-là, l'augmentation du niveau d'excitation avec le déplaisir et sa diminution avec le plaisir. Si l'appareil ne recevait que des quantités d'origine extérieure, il serait en principe possible, au moyen du mouvement réflexe, de les décharger complètement et de maintenir ainsi le système à l'abri de toute augmentation quantitative persistante. Mais en plus des quantités exogènes, l'appareil neuronal reçoit également des quantités endogènes d'origine somatique, qui ne peuvent pas être supprimées par le seul mécanisme réflexe. Bien que les mouvements réflexes aussi fonctionnent comme moyen de décharge de ces quantités issues des

besoins vitaux, ils ne sont pas à même d'éloigner l'organisme de la source de stimulation, comme ils le font, en principe, pour les quantités exogènes provenant du monde physique ; en d'autres termes, ils ne permettent pas, dans ce cas, « la fuite du stimulus », comme dit Freud.

Ainsi, la suppression d'une source interne de stimuli dépendrait d'une action plus complexe sur le monde, par exemple, celle nécessaire pour obtenir de la nourriture, dans le cas de la faim. Pour que la stimulation endogène cesse, il faudrait ce que Freud appelle une « action spécifique » qui, en raison de sa complexité, aurait pour condition d'exécution une certaine accumulation de quantité dans l'appareil, en imposant une modification de sa tendance fondamentale originelle : au lieu de travailler à maintenir le niveau interne de quantité égal à zéro, la tendance dominante serait donc de le maintenir constant au niveau minimum nécessaire. Dès lors, le principe d'inertie céderait la place à une « tendance à la constance ». Toutefois, cette tendance ne s'oppose pas au principe d'inertie ; au contraire, elle travaille en sa faveur, en créant des conditions pour que la quantité endogène soit, en fait, proprement déchargée.

Trois systèmes de neurones constituent l'appareil neuronal : le premier est un système de perception, φ , dont la fonction est de recevoir les quantités de stimulus provenant de la périphérie du système nerveux et de les transmettre, affaiblis et fractionnés, au système voisin, ψ . Ce système ψ est un système de mémoire, où se constituent les représentations ; le troisième système, ω , est le responsable pour la conscience. Ces systèmes ne se différencient pas les uns des autres par la nature des neurones qui les composent, mais plutôt par le mode d'action distinct de la quantité en chacun d'eux. Entre les neurones, il y aurait, selon Freud, des « barrières de contact » qui offrent une certaine résistance au passage de l'excitation d'un neurone à l'autre, de sorte que seules les quantités dont l'intensité est supérieure à la résistance des barrières peuvent passer. Lorsque cela

se produit, la barrière de contact est « frayée », ce qui fait que, lors d'une seconde occupation des neurones correspondants, la résistance trouvée est plus faible. Le frayage différencié des barrières de contact entraîne la formation de voies différenciées dans l'appareil, qui rendent possible la mémoire en favorisant la répétition de processus antérieurs.

Ce n'est que dans le système ψ que les barrières de contact peuvent offrir une résistance au passage de l'excitation. Dans le système de perception ϕ , l'intensité de la quantité reçue serait supérieure à la résistance des barrières de contact. Ainsi, dans ce système, ces barrières seraient totalement frayées et donc incapables d'exercer une quelconque fonction. Dans les termes de Freud, ϕ serait un système totalement perméable à la quantité. Dans le système ψ – qui ne reçoit la quantité exogène que par l'intermédiaire de ϕ – les occupations sont moins intenses, car la structure ramifiée de ϕ fait que le courant exciteur se distribue le long de plusieurs voies neuronales, affectant ψ en plusieurs points. Ainsi, à chaque augmentation de la quantité en ϕ , le système de mémoire est occupé en plusieurs points avec des intensités plus faibles, au lieu d'être occupé très intensément en un seul point. Ainsi, la quantité qui atteint ψ a une intensité plus faible que la résistance des barrières de contact et, par conséquent, pour ouvrir le passage, il faut que la même barrière soit affectée par l'occupation de plusieurs neurones simultanément.

À chaque passage de la quantité à travers les barrières de contact, la résistance présentée diminue. Ainsi, des chemins préférentiels pour le déroulement de l'excitation apparaissent dans le système ψ . Ces chemins constituent la base neurale de la mémoire. Selon ce que propose Freud, on peut conclure qu'un circuit de neurones occupés¹ dont les barrières de contact sont frayées constitue une *représentation* ou une idée. Sans occupation actuelle, la représentation continuerait

¹ Terme préféré à « investi ».

d'exister en tant que possibilité, puisque les frayages assurent la possibilité de récurrence du même processus. En d'autres termes, elles rendent possible une nouvelle occupation du même circuit et garantissent ainsi la reprise du même parcours et donc la réapparition de la représentation.

Ce système de mémoire serait relié, de manière directe, à l'intérieur du corps, de sorte que l'excitation somatique d'origine endogène l'affecterait aussi. Mais le mode d'action de la quantité endogène est différent de celui de la quantité exogène. Elle croît régulièrement et progressivement (par « sommation ») et, en provenant de sources internes, elle rend impossible la fuite réflexe du stimulus. Pour cette raison, Freud est amené à diviser le système ψ en deux sous-systèmes : le « manteau ψ », qui reçoit la quantité exogène à travers ϕ et le « noyau ψ », qui reçoit la quantité endogène directement de l'intérieur de l'organisme. L'ensemble des occupations du noyau ψ constituerait la partie constante du « moi ». Celui-ci est conçu comme une structure spécialisée de processus que Freud caractérise comme le porteur de la quantité constante nécessaire à la satisfaction des besoins vitaux. De plus, cette quantité serait utilisée par le moi pour diriger les processus associatifs, de sorte qu'ils atteignent les conditions nécessaires à la satisfaction et empêchent la production de déplaisir.

Selon la théorie de l'appareil neuronal, la constitution des représentations est antérieure et indépendante de la conscience. Les représentations se constituent dans le système de mémoire ψ et ce n'est que secondairement, avec la continuation du processus vers le système ω - directement connecté à ψ - qu'elles peuvent engendrer des qualités sensorielles et devenir conscientes. Le système ω produit ce que Freud appelle des « signes de qualité », qui sont ensuite envoyés à ψ . La production de ces signes est une condition nécessaire, mais non suffisante pour qu'une représentation devienne consciente.

Il faut pour cela que les signes reçus par le système de mémoire soient encore focalisés par le mécanisme de l'attention. L'attention est définie comme l'une des fonctions du moi, nécessaire pour que la représentation soit finalement saisie par la conscience. Si cette focalisation par l'attention ne se produit pas, même si les signes de qualité sont formés, la conscience actuelle de la représentation n'est pas possible.

Comme l'indique Porchat (2005), le mécanisme de l'attention est défini de manière très différente dans les divers textes freudiens. Dans *l'Esquisse*, Freud conçoit l'attention comme l'occupation des signes de qualité reçus par le manteau ψ . Cette occupation part du moi, dans le noyau ψ , et est biologiquement conditionnée. Ce conditionnement biologique du moi, qui le conduit à maintenir une occupation constante des signes de qualité, provient du fait que l'absence de cette occupation peut, dans certains cas, conduire à la production de déplaisir. L'attention est présentée comme la « deuxième règle biologique » qui régule les processus dans l'appareil neuronal. La première règle biologique – la « défense primaire » – conduit le moi à abandonner les voies neuronales qui conduisent au déplaisir.

Dans le cas de représentations constituées à partir de stimuli provenant du système ϕ – et non d'une stimulation endogène par le noyau ψ –, des signes de qualité sont toujours produits. Freud postule que la production de ces signes ne dépend que des propriétés des stimuli perceptifs, bien qu'il ne justifie pas clairement cette dépendance (Simanke, Caropreso 2005). Dans le cas des processus de représentation qui trouvent leur origine au sein de l'appareil (par exemple, dans le cas de la remémoration), la conscience dépend des « associations linguistiques ». Freud attribue la possibilité de se souvenir d'une telle représentation à la liaison qu'elle entretient avec les associations linguistiques qui constituent les représentations de mots. Il soutient que, puisque la conscience dépend de la suscitation

de signes de qualité et que ces derniers proviennent de perceptions, pour qu'une représentation occupée uniquement par le moi (et non par φ) devienne consciente, il faut qu'une perception s'y ajoute d'une manière ou d'une autre. Il conclut alors qu'une des composantes de la représentation du mot – l'image kinesthésique de la parole – serait capable de fournir cet élément. Comme les mouvements produisent des perceptions (sensations musculaires), l'occupation des images de mouvement des mots une fois prononcés conduirait à la production d'un signe de qualité et ainsi la représentation d'objet qui lui est associée pourrait devenir consciente.

Dans *l'Esquisse*, Freud reprend les concepts de représentation de mot (*Wortvorstellung*) et de représentation d'objet (*Objektvorstellung*) qui avaient été proposés dans *Contribution à la conception des aphasies* (Freud 1891). La représentation du mot, selon cet ouvrage, forme un complexe constitué par un processus complexe d'association, comprenant quatre éléments : l'image acoustique du mot, l'image kinesthésique de la parole, l'image visuelle de la lecture et l'image kinesthésique de l'écriture. La représentation d'objet serait également un complexe associatif constitué de plusieurs types d'images sensorielles. Le lien associatif entre ces deux formes de représentation se fait toujours entre l'image acoustique de la représentation de mot et, normalement, l'image visuelle de la représentation d'objet.

Dans *l'Esquisse*, lorsqu'il s'interroge sur la possibilité qu'une représentation occupée par le moi devienne consciente, Freud revient sur ces concepts. Il formule l'hypothèse que, lorsque l'occupation d'une représentation d'objet passe à l'image acoustique du mot et, de là, à son image kinesthésique, une perception est produite qui suscite un signe de qualité. La représentation de l'objet peut alors devenir consciente :

Si donc les images mnémoniques sont constituées de telle sorte qu'un courant dérivé aboutisse aux images acoustiques et aux images kinesthésiques du mot, alors l'occupation des images mnémoniques s'accompagne d'annonces de décharge qui sont des signes de qualité, en même temps que des signes de souvenir conscient. (Freud 1950/1987: 456)

Donc, avec la constitution des représentations de mots, les processus qui se produisent en ψ et qui sont déclenchés de l'intérieur de l'appareil peuvent parvenir à la conscience, et non plus seulement ceux qui y sont incités par une stimulation exogène. Ainsi, la possibilité d'une remémoration consciente émerge. Par conséquent, s'il n'y a que des représentations d'objets dans l'appareil, les processus de représentation qui s'y déroulent sont inévitablement inconscients, à l'exception des perceptions et des hallucinations. Dans ces dernières, la conscience est *immédiate*, c'est-à-dire qu'elle découle directement des propriétés des perceptions ou des processus qui sont pris pour des perceptions. Avec le langage, une deuxième modalité de la conscience apparaît : une conscience *médiate*, c'est-à-dire médiée par des signes linguistiques. Dans sa lettre à Fliess du 6 décembre 1896, Freud parle d'une « conscience secondaire » pour faire référence à ce genre de conscience.

De cette manière, avant la constitution des associations linguistiques, la pensée consciente n'est possible que si elle consiste en une action : c'est seulement dans ce cas que des perceptions (sensations de mouvement) s'associent à des processus internes. En effet, Freud affirme que la pensée consciente consiste d'abord en l'occupation d'images de mouvement. Il ajoute ensuite qu'à partir d'un certain point, la pensée consciente et l'action peuvent être différenciées, bien qu'il n'explique pas comment cela se produit. On peut en déduire que ce qui rend cette différenciation possible est la

constitution des associations du langage. Ces associations permettraient de se souvenir consciemment des actions et, par conséquent, il ne serait plus nécessaire d'agir pour penser.

Comme on l'a vu, pour que des représentations soient remémorées, il faut qu'elles soient associées à une représentation de mot. Ainsi, avant la constitution des associations linguistiques, les représentations d'objet sont incapables de devenir conscientes. À l'origine, c'est-à-dire au moment de leur constitution, elles peuvent être conscientes ou non. Cela dépend si les signes de qualité qu'elles suscitent ont été ou non focalisés par le mécanisme d'attention du moi. Cependant, même si ces représentations étaient conscientes au moment de la perception, elles sont devenues inconscientes par la suite et sont restées inaccessibles à la conscience jusqu'à ce qu'elles s'associent à des mots. Par conséquent, le caractère inconscient pourrait théoriquement être l'état d'origine de certaines représentations. À partir de ces idées présentées par Freud, il est déjà possible de concevoir la possibilité qu'une partie des représentations reste « insusceptible de conscience » parce qu'elles ne s'associent pas à des représentations de mots. Cette dernière hypothèse n'est cependant explicitée et développée que dans l'article métapsychologique « L'inconscient », en 1915.

En résumé, dans la théorie présentée dans *l'Esquisse*, le champ de la conscience est plus restreint que celui de la mémoire. Seule une partie des représentations – celles qui suscitent des signes de qualité et dont les signes sont occupés par le moi – peut devenir consciente. La représentation est alors conçue comme un fait de mémoire totalement indépendant de la conscience. Cette dernière est définie comme quelque chose qui peut ou non s'ajouter à une partie des représentations, si certaines conditions sont remplies. Avant la constitution des associations linguistiques, la seule forme de conscience possible dérive directement des propriétés de la perception.

La constitution de représentations de mots entraînerait la possibilité d'une deuxième forme de conscience, intermédiée par des signes linguistiques. Comme certaines représentations d'objets ne sont jamais associées à des représentations de mots, il peut y avoir des représentations qui restent définitivement « insusceptibles de conscience ».

La distinction entre représentations susceptibles et insusceptibles de conscience se limiterait alors au fait que les premières sont des représentations d'objets associées à des mots et que les secondes sont des représentations d'objets dépourvues de cette association. Dans un fonctionnement psychique normal, les représentations susceptibles et insusceptibles de conscience seraient régies par le processus secondaire. Par conséquent, ces processus psychiques n'auraient pas de propriétés intrinsèques différentes; seulement la présence ou l'absence de liens avec les mots les distingueraient. Ainsi, si *l'Esquisse* contient déjà l'hypothèse d'un inconscient dynamique, composé de processus inconscients et psychiquement actifs, ce texte ne contient pas encore l'hypothèse de l'inconscient en tant que système, qui ne prendra complètement forme que dans *L'interprétation des rêves* (Freud 1900/1982).

3. Attention, inhibition, facilitation

La fonction de l'attention est donc, pour Freud, de garantir le passage de la conscience potentielle à la conscience actuelle – du préconscient à la conscience proprement dite, comme il le dira plus tard – une fois que la nature originellement inconsciente du psychisme a été pleinement établie. Il faut maintenant décrire les *mécanismes* par lesquels cette fonction peut être remplie. Ce travail permet également de cerner en partie les rapports de Freud avec la pensée psychologique et neuroscientifique de l'époque, d'où proviennent divers éléments de ses conceptions sur ce sujet.

Il faut souligner d'emblée que l'attention pour Freud n'implique pas un processus mental conscient et volontaire, sauf après un long développement qui comprend, comme on l'a vu plus haut, le rôle des associations linguistiques dans l'établissement du processus secondaire. Même l'attention effectuée par cette structure psychique hautement organisée et spécialisée que Freud appelle le « moi » n'a pas, à l'origine, ce caractère personnel et délibéré. Le fonctionnement du moi est dirigé, dans un premier temps, par des tendances biologiques innées : abandonner les voies neuronales qui conduisent au déplaisir et tourner ses occupations vers les processus provenant de la perception. Mais il existe encore un stade antérieur d'attention, qui se passe de la formation du moi et lui préexiste même, et qui correspond à ce que Freud appelle *l'attention réflexe (reflektorische Aufmerksamkeit)*.

L'attention réflexe est l'association automatique entre un stimulus sensoriel et une réponse motrice. Dans la théorie que Freud développe dans *l'Esquisse*, ces réponses engendrent des représentations de mouvements qui sont enregistrées dans le système ψ et peuvent ensuite être occupées par le moi pour explorer la réalité, à la recherche de l'objet de satisfaction ou de ce que l'expérience a révélé comme étant un moyen d'éviter ou d'interrompre le déplaisir. Cette notion est introduite sans plus d'explications dans la Section 15 de *l'Esquisse*, lorsque la distinction entre processus primaire et secondaire est articulée. Freud souligne l'expression, indiquant qu'il y attache une importance particulière.

En fait, la distinction entre l'attention réflexe et l'attention volontaire est un sujet assez traditionnel en psychologie générale, et la façon dont Freud la traite dans *l'Esquisse* semble assez orthodoxe. L'attention réflexe est ordinairement considérée comme une relation entre les perceptions et les innervations motrices. Par exemple, James

Baldwin (1861-1934), dans un ouvrage publié l'année même où Freud a écrit *l'Esquisse*, la définit ainsi :

J'ai défendu ailleurs le point de vue selon lequel l'attention réflexe est une question d'association motrice. [...] J'ai proposé que la conscience, lorsqu'elle s'occupe d'une telle attention réflexe, soit appelée conscience « réactive ». [...] Certaines tensions musculaires, variant quelque peu avec le type de sensation ou d'image sur lequel l'attention est attirée – cela semble être tout. Il semble donc tout à fait conforme aux faits de dire que l'attention réflexe est la conscience d'un groupe de processus musculaires et organiques fixés d'une certaine manière par l'habitude (Baldwin 1895/1906: 435).

L'opposition entre attention réflexe et attention volontaire comme différence fondamentale dans la taxonomie de l'attention avait déjà été proposée par William James dans ses *Principes de Psychologie* (Butter 1987). Dans un contexte plus proche de Freud, la distinction apparaît encore plus tôt, dans une acception plus spécifiquement liée à l'hypnose, chez des auteurs tels que Moll et Bernheim :

Les représentants du premier grand groupe [de théories de l'hypnose] étaient avant tout orientés par la théorie psychologique de Bernheim. Un représentant éminent était le neurologue A. Moll (1862-1939). S'appuyant sur les positions théoriques du médecin de Nancy, il considérait la propriété de l'attention comme le processus psychique qui rend « certaines représentations particulièrement proéminentes et donc efficaces ». Il a fait la distinction entre une attention « spontanée » et volontairement orientée et une « attention réflexe » [*reflektorische Aufmerksamkeit*] exercée

involontairement. Avec l'hypnose, l'« attention spontanée » de la personne sous hypnose serait limitée, de sorte que l'« attention réflexe » restante pourrait être exploitée par une suggestion externe (Teichler 1999: 44).

Il est fort probable que Freud envisageait cette utilisation plus spécifique du concept, compte tenu de son histoire de l'utilisation thérapeutique de l'hypnose et de sa familiarité avec les travaux d'Hippolyte Bernheim (1840-1919) et d'Albert Moll (1862-1939). Bien que le livre adressé dans la citation ci-dessus – *Der Hypnotismus* – ait été publié à l'origine en 1889, sa troisième édition, considérablement augmentée et avec de plus grandes répercussions, est parue en 1895 (Maehle, 2014), la même année que la conception et la rédaction du manuscrit de *l'Esquisse*. D'un point de vue freudien, l'hypnose produirait un processus régressif, renversant l'inhibition du processus primaire par le processus secondaire qui se produit tout au long du développement et produisant artificiellement une inhibition du processus secondaire (l'attention volontaire) et la libération conséquente du processus primaire (l'attention réflexe). En fait, avant *l'Esquisse*, le thème de l'attention apparaissait chez Freud presque exclusivement en relation avec l'hypnose, son explication et ses utilisations thérapeutiques.

Dans ces passages de *l'Esquisse*, cependant, « attention réflexe » semble se référer simplement à cette attention automatique qui se traduit par une réaction motrice involontaire déclenchée par la perception d'un stimulus sensoriel, comme tourner la tête vers la source d'un bruit inattendu ou focaliser un éclair de lumière qui a brillé pendant un moment à la périphérie du champ visuel. L'attention réflexe peut ainsi révéler une perception qui a été associée à une expérience de satisfaction. Dans ce cas, l'émergence du désir – la tendance à occuper la représentation de cet objet perçu – provoque le transfert de

la quantité de la représentation de l'objet à la représentation du mouvement, de sorte que le mouvement tend à être exécuté à nouveau. Dans le cas de la vision, par exemple, les yeux se déplaceront de manière similaire à ce qui s'est passé auparavant, afin d'inclure à nouveau l'objet dans le champ visuel. Mais avec tous les changements qui ont eu lieu entre-temps – la formation progressive du moi, l'apprentissage de l'utilisation du signe de qualité comme signe de réalité, entre autres – ce mouvement peut prendre de plus en plus les caractéristiques d'un mouvement volontaire et perdre sa nature initiale de réflexe. Dans cet exemple, seuls les mouvements oculaires ont été considérés, dans leur relation avec l'attention visuelle. Mais tous les mouvements ainsi appris et impliqués dans la quête de l'objet peuvent être inclus dans la catégorie des « décharges ω » qui participent à la définition du concept de signe de qualité ou de réalité. Dans les sections suivantes de *l'Esquisse*, Freud utilisera les mouvements latéraux de la tête comme exemple dans sa définition du concept de pensée pratique ou reproductive dans le cadre de l'effort pour retrouver l'objet du désir dans la perception.

Une fois que le moi se structure et commence à influencer le cours des processus du système ψ , l'attention réflexe cède la place à l'attention en tant que fonction du moi. Comme on l'a dit plus haut, il ne s'agit pas, dans un premier temps, d'un contrôle volontaire de l'orientation de la conscience, puisque l'action du moi est déterminée par les tendances innées – les « lois biologiques » – de la défense primaire (éviter le déplaisir) et de l'attention à proprement parler (occuper les perceptions comme chemin vers la satisfaction). Ainsi, cette action est conçue pour Freud comme procédant simultanément par inhibition et facilitation. L'action défensive du moi conduit à des occupations latérales qui détournent le cours de l'excitation des circuits neuronaux qui représentent les expériences douloureuses – inhibant ainsi certaines voies. En même temps, ces occupations latérales

établisent des facilitations dans d'autres directions et la loi biologique de l'attention détermine précisément que ces facilitations soient principalement dirigées vers les processus résultant de la réception de stimuli sensoriels externes. Il s'agit là du côté négatif et positif d'une même opération : la défense primaire conduit le moi à retirer les occupations des voies qui conduisent au déplaisir ; la loi de l'attention établit que ces quantités ainsi retirées soient employées dans l'occupation des perceptions.

Cette articulation complémentaire entre facilitation et inhibition renvoie à l'influence la plus directe et peut-être la plus décisive sur la conception de l'attention que Freud propose dans *l'Esquisse*, à savoir les travaux de Sigmund Exner (1846-1926), son ancien collègue à l'Institut de Physiologie de l'Université de Vienne, où ils avaient tous les deux travaillé sous la direction d'Ernst Brücke (1819-1892). En fait, l'inhibition (*Hemmung*) et la facilitation (*Bahnung*) avaient été proposées comme mécanismes opposés et complémentaires par Exner dès le début des années 1880, d'abord pour expliquer l'interaction entre les réflexes spinaux. L'année précédant la rédaction de *l'Esquisse* de Freud, Exner avait publié son propre *Entwurf*, qui est généralement considéré comme l'une des sources d'inspiration les plus immédiates du manuscrit freudien. Dans cet ouvrage, Exner (1894) utilise les résultats de toutes ses recherches antérieures sur le système nerveux pour formuler une théorie neurobiologique générale de l'esprit dans toutes ses opérations, des plus simples aux plus complexes, y compris l'attention. Le court chapitre qu'il consacre à ce sujet peut donc être considéré comme une référence centrale pour la vision freudienne de l'attention à cette époque.

Dans une longue monographie sur les thèmes complémentaires de l'attention et de la distraction, la psychologue américaine Alice Hamlin attribue à Exner une importance particulière dans l'établissement des bases neurales de ces opérations mentales et le

place dans le contexte des théories les plus influentes de l'époque. L'étude de Hamlin revêt donc une grande importance historique, puisque son étude expérimentale du couple attention/distraction est précédée d'une revue critique détaillée de la littérature de l'époque et d'une esquisse de catégorisation des principales théories. Cette étude offre ainsi un compte rendu de première main des débats qui entouraient le sujet à ce moment-là, tant d'un point de vue neurophysiologique que psychologique. Elle permet ainsi de situer la position de Freud par rapport à ce contexte, notamment en ce qui concerne la contribution d'Exner.

D'après Hamlin (1896), les théories de l'attention se divisent en théories *descriptives* et théories *explicatives*. Par théories descriptives, elle entend celles qui privilégient les mécanismes neurophysiologiques sous-jacents, sans proposer une définition proprement psychologique de l'attention. Les théories descriptives, à leur tour, se divisent en théories *motrices* et théories *sensorielles* de l'attention, selon qu'elles mettent l'accent sur l'un ou l'autre de ces aspects dans leur caractérisation du mécanisme neurophysiologique du phénomène. Le principal représentant du premier de ces groupes serait l'approche de Ribot dans sa *Psychologie de l'attention* (1889), peut-être la plus connue et la plus influente de l'époque. Ribot, en effet, réduit catégoriquement l'attention à ses éléments moteurs :

Pour la psychologie physiologique, il n'existe que des états intérieurs, différant entre eux tant par leurs qualités propres que par leurs concomitants physiques. Si l'état intellectuel qui se produit est faible, court, sans expression saisissable, ce n'est pas l'attention. S'il est fort, stable, délimité et traduit par les modifications physiques susmentionnées, c'est l'attention. Ce que nous soutenons, c'est que l'attention n'existe pas in abstracto, à titre d'événement purement

intérieur : c'est un état concret, un complexe psycho-physiologique. [...] *Les manifestations motrices ne sont ni des effets ni des causes, mais des éléments : avec l'état de conscience qui en est le côté subjectif, ils sont l'attention* (Ribot 1889: 37–38, italiques ajoutés).

Parmi les représentants des théories *sensorielles* de l'attention, on peut citer Léon Marillier (1862-1901) – philosophe et historien des religions, ainsi que l'un des pionniers de la psychologie française – et le médecin et neurologue britannique Charlton Bastian (1837-1915).

Les théories explicatives de l'attention, à leur tour, sont divisées par Hamlin en trois catégories, selon la relation entre les idées, et non plus seulement les mécanismes neuronaux moteurs ou sensoriels : 1) l'attention comme *facilitation* ; 2) l'attention comme *inhibition* ; 3) l'attention comme *inhibition et facilitation*. Les concepts de facilitation et d'inhibition avaient été attribués à Exner dans les considérations préliminaires de la monographie et supposées être des concepts clés pour une appréciation psychologique du problème de l'attention qui était cependant fondée sur des études solides des fonctions nerveuses. Il n'est donc pas surprenant que la conception d'Exner émerge de cette discussion comme la plus satisfaisante et qu'elle serve de base aux études expérimentales qui suivent.

Les théories de *l'attention comme facilitation* ont été exemplifiées par Georg Elias Müller (1850-1934) – l'un des pionniers de la psychologie expérimentale allemande avec Wundt – dans sa thèse de doctorat *Sur la théorie de l'attention sensorielle* (Müller 1873). Bien que Müller considère à la fois la facilitation (renforcement d'une idée ou d'une association) et l'inhibition (son affaiblissement ou, à la limite, son annulation), il a en fait beaucoup plus insisté sur la première et a été considéré comme un défenseur de la thèse de l'attention comme facilitation, surtout d'après l'analyse critique de Külpe (1893). Les

principaux représentants des théories de l'attention comme inhibition étaient Oswald Külpe lui-même (1862-1915) et, surtout, son professeur et mentor intellectuel Wilhelm Wundt (1832-1920). Même si, par la suite, Külpe a pris certaines distances avec la psychologie de Wundt et s'est rapproché des conceptions de l'école de Würzburg, il a d'abord soutenu et développé la vision de son maître et l'a parfois présentée de manière plus claire et plus explicite. Par exemple :

Nous avons déjà expliqué plus haut à plusieurs reprises que les modifications que l'on observe dans les contenus de la conscience en état d'attention, et les phénomènes moteurs qui les accompagnent permettent une double interprétation; d'abord celle qui fait dépendre l'attention du soutien et de l'inhibition, *et une autre qui tente d'expliquer tout ce qui est donné empiriquement en supposant une inhibition*. Selon la première, les modifications notables d'ordre sensoriel et moteur ne pourraient être déduites de la seule efficacité qui leur est attribuée ; selon la seconde, les excitations périphériques et centrales et leurs relations, lorsqu'elles peuvent se manifester sans entraves, fournissent par leurs propres forces et lois tous les phénomènes qui se produisent dans l'état d'attention, *et la fonction de l'aperception ne consisterait en rien d'autre qu'à produire une activité sans concurrence* (Külpe 1893: 460, italiques ajoutés).

Enfin, Sigmund Exner serait le principal représentant de la troisième classe de théories explicatives : celles qui considèrent l'attention comme le résultat de l'action simultanée et complémentaire de la facilitation et de l'inhibition. Cette distinction et cette opposition entre facilitation (*Bahnung*) et inhibition (*Hemmung*) avaient été formellement introduites par Exner (1882) lui-même dans ses études

sur l'interaction entre les réflexes. Dans son *Entwurf*, il en parle d'abord dans ce contexte, par exemple en analysant les variations des temps de réaction réflexes et volontaires à des stimuli, et les applique ensuite au problème de l'attention. Comme Exner — depuis l'introduction formelle du concept de *Bahnung* en 1882 — a toujours traité la facilitation et l'inhibition comme des phénomènes complémentaires qui convergent pour expliquer comment une réaction se produit, il ne pouvait guère avoir une autre vue de l'application de ces notions au problème de l'attention. En effet, il avait déjà envisagé comment l'attention volontaire, par exemple, peut agir de manière inhibitrice sur une réaction réflexe, en la ralentissant ou en en réduisant l'intensité. Dans le chapitre spécifiquement consacré à l'attention dans son *Esquisse*, il définit alors formellement, dès le début, ce qu'il entend par attention, en s'appuyant sur les conclusions du chapitre précédent, consacré à l'étude des mouvements volontaires. Il dit :

Une partie de ce que j'ai à dire sur *l'attention* (*Aufmerksamkeit*) a déjà été anticipée dans le chapitre précédent. Il y a été montré qu'un acte de volonté peut provoquer des modifications dans notre système nerveux qui font qu'une excitation suit un chemin A et que, si une autre modification a été substituée arbitrairement à celle-ci, l'excitation suit le chemin B. Ces changements ont le caractère d'états. Je vois dans cette interaction entre différentes parties du système nerveux central *l'essence de ce que nous avons l'habitude d'appeler l'attention* (*Aufmerksamkeit*) (Exner 1894: 163, italiques ajoutés).

L'attention est donc définie comme un phénomène relationnel: elle désigne le fait qu'une voie neuronale peut être privilégiée par rapport à une autre en raison de l'influence que la volonté exerce sur l'activité

nerveuse. L'inhibition et la facilitation avaient déjà été utilisées pour rendre compte de cette préférence au niveau de l'activité réflexe. Elles reviennent maintenant dans le contexte de l'explication de l'activité volontaire – les mouvements initialement et, dans les chapitres suivants, les processus sensoriels et représentationnels internes. C'est précisément le résultat de l'établissement de ces conditions ou états (*Zustände*) préférentiels dans le domaine de l'activité nerveuse à la suite de l'action de la volonté qui a été formellement défini comme l'attention (*Aufmerksamkeit* ou *Attention*). En conclusion de ce raisonnement, le rôle de la facilitation et de l'inhibition dans ce processus est explicitement énoncé:

Si l'attention (*Aufmerksamkeit*) est portée sur une sensation, cela est dû au fait que le conduit concerné est ouvert de la manière indiquée ci-dessus. Mais le tonus augmente aussi dans les régions avec affinité à ce conduit [...], et ce d'autant plus qu'elles sont plus proches les unes des autres. Mais dans les voies sans affinité (ou, comme il n'existe pas de voies sans affinité à proprement parler, dans les voies avec moins d'affinité), il se produit une inhibition (*Hemmung*). Je désignerai tout cet état du système comme étant celui de l'attention (*Attention*), et je parlerai donc de facilitation (*Bahung*) attentionnelle et d'inhibition (*Hemmung*) attentionnelle. Les limites entre ces deux domaines peuvent – si de telles comparaisons ont une justification – être très inégales dans les différents domaines sensoriels, et en tout cas varier de cas en cas, selon la disposition de l'ensemble du système nerveux (Exner 1894: 165–166, italiques ajoutés).

La conception de Freud porte les marques du traitement du

problème par Exner ; il s'agit peut-être de l'une des évidences les plus claires du fait que Freud se soit inspiré de ce dernier pour écrire son propre *Entwurf* – en plus, bien sûr, du rôle central que joue la *Bahnung* d'Exner dans son explication de la mémoire. Freud considère sans aucun doute que l'attention résulte à la fois de l'inhibition et de la facilitation. Même dans sa formulation la plus élémentaire, l'attention implique que le moi en formation retire les quantités d'occupation des voies liées à l'expérience de la douleur (*inhibition*) et les oriente, par leurs occupations latérales (*facilitation*), vers les représentations accompagnées des signes de qualité qui indiquent leur origine dans la perception.

Il y a cependant des différences qui indiquent d'autres espaces de dialogue. Exner, comme on l'a vu, semble relier l'attention exclusivement à l'activité du système nerveux relative à l'action volontaire. Freud, par contre, parle d'attention réflexe, qui précède la constitution même du moi et se caractérise donc comme un processus primaire. On a vu plus haut comment cet aspect de sa théorie de l'attention provient de la considération des phénomènes hypnotiques et de leurs mécanismes. Même l'action du moi ne peut être considérée au départ comme un processus volontaire. Le moi est conditionné, dans un premier temps, par les besoins immédiats d'éviter la douleur et de chercher la satisfaction. Pour Freud, ce sont là les buts premiers de tout processus mental, et toute action ultérieure du moi sera conçue comme une modification de ces tendances ou comme une complication du chemin qui mène à leur réalisation. La forme personnelle de l'activité psychique – celle dans laquelle le sujet de l'action peut se reconnaître comme tel – est présentée comme une propriété émergente qui nécessite toute une série d'acquisitions ultérieures, y compris l'émergence et la complexification des associations linguistiques et l'expansion du champ de conscience qu'elles permettent.

Il y a donc une *ontogenèse de l'attention* chez Freud qui s'étend de ses formes primitives et réflexes à ses modalités matures et complexes, médiatisées par la pensée et le langage. De plus, ce développement ontogénétique prolonge une phylogenèse hypothétique et fortement spéculative. Tant l'aspect inhibiteur de l'attention dans ses origines – la défense primaire, la tendance à abandonner les voies qui mènent au déplaisir – que la facilitation vers les occupations perceptives, c'est-à-dire l'attention elle-même, sont définis par Freud comme des *lois biologiques*. Cela signifie que l'attention est pensée comme résultant initialement de processus déterminés par des tendances innées, indépendamment de tout apprentissage et de l'expérience de l'individu. Cette hypothèse est affirmée dès le début de la troisième partie de *l'Esquisse*, lorsque Freud développe son approche la plus systématique de l'attention dans cet ouvrage, en rapprochant et en développant les observations fragmentaires présentées jusqu'alors. Il dit :

D'une part, j'ai le moi, d'autre part W (perceptions), c'est-à-dire, des investissements venus de ϕ (du monde extérieur) ; il me faut ainsi un mécanisme grâce auquel le moi se conforme aux perceptions tout en agissant sur elles. Je considère que ce mécanisme dépend du fait que, conformément à mes hypothèses, toute perception excite inmanquablement ω , c'est-à-dire transmet les signes de qualité. Plus exactement, la perception suscite en ω la conscience (la conscience d'une qualité) et la décharge de cette excitation perceptive fournit en ψ un renseignement qui constitue, en fait, un signe de qualité. Je suggère donc que ce sont ces signes de qualité qui, dans une perception, intéressent ψ . Ce serait le mécanisme de l'attention psychique. Il me semble difficile de donner une explication

mécanique (automatique) de son origine. Je crois donc qu'elle est biologiquement déterminée, c'est-à-dire qu'elle a subsisté au cours du développement psychique, parce que tout autre comportement de ψ était exclu étant donné le déplaisir qu'il créait. *L'attention psychique* [*psychische Aufmerksamkeit*] a pour effet d'investir des neurones déjà investis par la perception. Cet état d'attention trouve son prototype dans *l'expérience de satisfaction* [*Befriedigungserlebnis*] (qui joue un rôle si important dans le développement) et dans les répétitions de cette satisfaction – les états d'aspiration [*Begierde*] qui ont fourni les états de *désir* [*Wunsch*] et *d'expectative* [*Erwartung*] (Freud 1950/1987: 451–452, italiques de l'auteur).

Tout comme l'attention réflexe, cette hypothèse biologique ne semble pas provenir des thèses d'Exner. Ce dernier a apporté une contribution décisive à la vision freudienne du *mécanisme* de l'attention, mais pas à son *développement*, qu'il soit *ontogénétique* ou *phylogénétique*. Les contextes théoriques à partir desquels les conceptions freudiennes en la matière peuvent être comprises et situées historiquement semblent être les études sur l'hypnose d'auteurs tels que Charcot, Bernheim et Albert Moll, entre autres – d'où provient la notion d'attention réflexe – et l'approche classique de Ribot, en particulier sa distinction fondamentale entre l'attention *spontanée* ou *naturelle*, résultat de l'évolution et des besoins de survie de l'espèce humaine, et l'attention *volontaire* ou *artificielle*, modification tardive de la première et résultat du processus civilisationnel. Ces questions, qui ne pouvaient qu'être indiquées ici, mériteraient d'être développées dans un travail ultérieur.

4. Conclusion

Bien que la psychanalyse freudienne soit principalement connue comme une psychologie de l'inconscient, la conscience et les opérations mentales qui y sont rattachées étaient loin d'être un problème négligeable pour Freud. Parallèlement, si l'aspect le plus connu de la psychanalyse est celui qui concerne les affects, les passions et les conflits psychiques, qu'ils soient psychopathologiques ou non, la dimension cognitive de la vie mentale est également un objet d'intérêt théorique pour Freud, de même que les interactions complexes entre émotion et cognition. L'étude de l'attention se situe à un point privilégié d'intersection de ces intérêts, comme nous avons essayé de le montrer plus haut. L'attention répond d'abord à des besoins défensifs et à la satisfaction des exigences élémentaires de survie. Elle connaît ensuite un développement qui participe de façon décisive à la maturation des fonctions du moi, à l'exploration de la réalité et à la consolidation de la capacité de penser, de juger et de distinguer les processus tout à fait endogènes de ceux qui ont une forme de correspondance dans le monde extérieur.

En outre, une théorie de l'attention permet de situer Freud dans le contexte scientifique au sein duquel ses idées ont pris forme, dépassant ainsi une longue tradition historiographique qui tend à représenter l'émergence de la psychanalyse comme le résultat de la théorisation solitaire et novatrice d'un penseur de génie. Si le processus d'interlocution théorique et scientifique est à l'origine de pratiquement tous les fondements théoriques cruciaux de la psychanalyse, celui-ci est particulièrement évident dans le cas de l'attention. Cette dernière, en effet, a fait l'objet d'innombrables études dans le domaine de la recherche sur les fonctions nerveuses et dans celui de la psychologie scientifique naissant dans la période contemporaine ou immédiatement antérieure à la fondation de la

psychanalyse par Freud. Son œuvre porte les marques directes ou indirectes de ce contexte et de l'influence qu'il a exercée sur lui, parfois de manière explicite, parfois en laissant suffisamment d'indices qui peuvent être suivis par une enquête minutieuse. Toutes ces caractéristiques font de la reconstruction des débuts de la théorie de l'attention chez Freud une tâche essentielle pour l'élucidation des fondements conceptuels et historiques de la psychanalyse.

La restitution partielle de ce contexte scientifique, présentée ici, permet de circonscrire le type de théorie de l'attention que Freud propose dans le cadre des alternatives que l'on peut identifier à l'époque. La théorie de l'attention de Freud est une théorie *explicative* qui offre une caractérisation *psychologique* du phénomène. Freud relie l'attention à la défense, à la satisfaction des besoins et des désirs et aux débuts de l'action du moi dans le passage des processus primaires aux processus secondaires. Cette théorie utilise une articulation complémentaire entre *inhibition* et *facilitation* pour élucider le mécanisme de l'attention. Jusqu'ici, elle converge notamment avec la vision proposée par Sigmund Exner, à qui Freud avait déjà emprunté les concepts de facilitation et d'inhibition et les avait employés à d'autres fins, comme l'explication de la mémoire, de la défense et du rôle du moi dans le développement psychique.

Cet exposé est loin d'épuiser le problème de l'attention et des influences qui ont agi sur Freud. Comme on l'a déjà souligné, outre le mécanisme neuropsychologique de l'attention, Freud propose également une vision de son développement. Il y a chez Freud une théorie de *l'ontogenèse de l'attention*, ou du moins, nous en trouvons l'esquisse ou les lignes directrices pour aborder le problème de sa *phylogenèse* – de ses origines et de la justification adaptative de ses transformations dans l'histoire évolutive de l'espèce humaine, ainsi que de l'impact que cette histoire a pu avoir sur la maturation de l'individu. La référence aux travaux d'Exner ne suffit pas à élucider ces aspects,

qui doivent donc être renvoyés à d'autres perspectives théoriques et à d'autres auteurs, tels que Baldwin, Moll, Bernheim et Ribot, comme nous l'avons également indiqué plus haut. L'examen de ces aspects est réservé à des études futures. Le présent travail ne doit être considéré que comme une exploration préliminaire du problème de l'attention chez Freud.

Références

Baldwin, J. M. (1906). *The mental development of the child and the race* (3.ed.). New York: MacMillan & Co. (Ouvrage original publié en 1895)

Butter, C. M. (1987). Varieties of attention and disturbances of attention: a neuropsychological analysis. In M. Jeannerod (Ed.), *Neurophysiological and neuropsychological aspects of spatial neglect*. North Holland: Elsevier Science Publishers, 1–24.

Exner, S. (1882). Zur Kindness von der Wechselwirkung der Erigone im Centralnervensystem. *Pflügers Archiv für die gesammte Physiologie des Menschen und der Thiere*, 28(1): 487–506.

Exner, S. (1894). *Entwurf für eine physiologischen Erklärung der psychischen Erscheinungen*. Leipzig und Wien: Franz Deuticke.

Freud, S. (1891). *Zur Auffassung der Aphasien : Eine kritische Studie*. Leipzig und Wien: Franz Deuticke.

Freud, S. (1923a). Das Ich und das Es. In *Studienausgabe* (Vol. 3, 273–325). Frankfurt/M.: S. Fischer Verlag. (Ouvrage original publié en 1923).

Freud, S. (1923b). Die Traumdeutung. In *Studienausgabe* (Vol. 2). Frankfurt/M.: S. Fischer Verlag. (Ouvrage original publié en 1900).

Freud, S. (1923c). Jenseits des Lustprinzips. In *Studienausgabe* (Vol. 3, 213–272). Frankfurt/M.: S. Fischer Verlag. (Ouvrage original publié en 1920).

- Freud, S. (1987). Entwurf einer Psychologie. In A. Richards, I. Gubrich-Simitis (Eds.), *Nachtragsband: Texte aus den Jahren 1885 bis 1939* (387–477). Frankfurt/M.: S. Fischer Verlag. (Ouvrage original publié en 1950).
- Gomes, G. (2003). A teoria freudiana da consciência. *Psicologia: Teoria e Pesquisa*, 19(2): 117–125.
- Hamlin, A. J. (1896). Attention and distraction. *American Journal of Psychology*, 8(1), 3–66.
- Külpe, O. (1893). *Grundriss der Psychologie auf experimenteller Grundlage dargestellt*. Leipzig: W. Engelmann.
- Laplanche, J. & Pontalis, J. B. (1998). *Vocabulário da psicanálise*. São Paulo: Martins Fontes. (Ouvrage original publié en 1982)
- Maehle, A.-H. (2014). The powers of suggestion: Albert Moll and the debate on hypnosis. *History of Psychiatry*, 25(1): 3–19.
- Müller, G. E. (1873). *Zur Theorie der sinnlichen Aufmerksamkeit*. Leipzig: A. Edelmann.
- Natsoulas, T. (2002). Freud and consciousness XI: A different interpretation considered. *Psychoanalysis and Contemporary Thought*, 25(1): 29–66.
- Porchat, P. (2005). *Freud e o teste de realidade*. São Paulo: Casa do Psicólogo.
- Redding, P. (2000). Freud's theory of consciousness. In M. Levine (Ed.), *The analytic Freud*. London: Routledge, 119–131.
- Ribot, T. (1889). *Psychologie de l'attention*. Félix Alcan.
- Simanke, R. T. & Caropreso, F. (2005). O conceito de consciência no Projeto de um Psicologia de Freud e suas implicações metapsicológicas. *Trans/Form/Ação*, 28(1): 85–108.
- Smith, D. L. (1999). Sigmund Freud's programme for a science of consciousness. *British Journal of Psychotherapy*, 15(4): 412–424.
- Teichler, J.-U. (1999). "Der Charlatan strebt nicht nach Wahrheit, er verlangt nur nach Geld": Zur Auseinandersetzung zwischen

naturwissenschaftlicher Medizin und Laienmedizin im deutschen Kaiserreich am Beispiel von Hypnotismus und Heilmagnetismus.
Stuttgart: Institut für Geschichte der Medizin der Robert Bosch Stiftung und Franz Steiner Verlag.